

CritiqueCritique

[Culture & loisirs, Sorties IDF & Oise](#)

Dans « Le Père », Pierre Arditi perd la tête sur scène et c'est magistral

Dans cette pièce de Florian Zeller, actuellement au Théâtre Édouard-VII (Paris IXe), le comédien interprète avec brio un homme dont le monde intérieur se fissure peu à peu. Une réussite.

Par Sylvain Merle

Le 2 octobre 2026 à 11h00



Pierre Arditi est André, père d'Anne, incarnée par Isabelle Carré, dans «Le Père», pièce de Florian Zeller à nouveau à l'affiche quinze ans après sa création. Patrick Swirc

De grands murs blancs avec moulures, le salon cossu d'un appartement parisien avec de grandes bibliothèques aux étagères pleines de livres. Un vieil homme, André — [Pierre Arditi](#) — est assis dans son fauteuil, sa fille Anne — Isabelle Carré — rentre en colère. On comprend vite que « Le Père », titre de la pièce de Florian Zeller à nouveau à l'affiche au Théâtre Édouard-VII (Paris IXe) quinze ans après sa création avec le regretté Robert Hirsch, a renvoyé vertement l'infirmière qui s'occupait de lui, estimant ne pas avoir besoin d'aide.

Et en plus, elle lui a volé sa montre, accuse-t-il. L'objet se trouve pourtant là où il cache ses effets de valeur... Il avait oublié. Noir. Scène suivante. Un homme avec un verre de vin à la main entre paisiblement dans le salon, s'assied sur son fauteuil. André le regarde, éberlué. Qui est-il ? C'est pourtant Pierre, le mari de sa fille. Depuis dix ans. Quand Anne revient, nouveau choc, André ne la reconnaît pas. Nous non plus, c'est une autre comédienne qui l'incarne... Noir.

« Quelle heure il est ? »

Scène suivante. Revoici [Isabelle Carré](#), toujours Anne, la fille. Ils attendent Laura, la nouvelle infirmière qui doit arriver. Elle se présente. André se montre charmant, trouve qu'elle ressemble à son autre fille, Élise. Qui lui manque... Un malaise. Noir. Noir, jeu, noir, jeu... Les scènes se succèdent, plus ou moins longues. Et autour d'André, les protagonistes changent, les informations évoluent et son environnement aussi.

Son gendre, Pierre, est ainsi joué par un comédien puis par un autre... Sa fille est un coup en couple, un coup séparée. Elle doit partir à Londres, puis plus du tout. Les visages valsent, les lieux aussi, le temps encore. Et cette montre qui n'est plus là et qu'il

cherche. Et cette question récurrente d'André : « Quelle heure il est ? » Le décor se dépouille peu à peu. On le voit, il le constate parfois. Des éléments disparaissent, s'évanouissent.

À lire aussi « On n'imaginait pas que cela allait durer » : à Paris, ces spectacles qui restent des décennies à l'affiche

Dans la narration, qui fait parfois un bond en arrière, on comprend aussi qu'on passe de chez lui à chez elle, sa fille, mais André se pense toujours chez lui... Tout semble bouger sauf André qui, au centre du jeu, se souvient de tout ce qui s'est passé juste avant. Et que tout change sans cesse autour de lui l'agace, l'énerve, l'angoisse... Et si c'était l'inverse ? Et si rien ne changeait sinon dans sa tête ?

Cette tête qu'il perd peu à peu et dans laquelle nous immerge Florian Zeller. [La pièce, multirécompensée dans le monde et qu'il a brillamment adaptée au cinéma avec Anthony Hopkins](#), décrochant deux Oscars en 2021, présente ces tableaux successifs comme autant de fragments d'une mémoire chahutée, évanescence. Du grand art que de faire ressentir ainsi aux spectateurs ce que vivent ceux qui sont atteints de ces maladies neurodégénératives et leurs familles.

Tendresse et empathie

Passé la surprise, on comprend vite ce qui se joue pour ce vieil homme qui perd [tous ses repères](#). On voit sa colère, sa détresse... Dans la salle, les rires que suscite la situation au début laissent place à une certaine tristesse, une empathie profonde, une vraie tendresse. Il ne comprend pas qu'il perd la tête. On le voit. On en souffre pour et avec lui.

Au fil de la pièce, Pierre Arditi — impérial — s'enfonce doucement dans une sorte d'hébétude, à tel point qu'aux saluts, devant la salle émue qui lui réserve une ovation debout longue et soutenue, le comédien de 81 ans met du temps à sortir de l'état dans lequel il se plonge. Le final, déchirant, laisse des traces.

Commencée il y a tout juste une semaine, on sent que la pièce peut encore gagner en fluidité, mieux harmoniser certaines prestations. Une question de réglages à peaufiner, mais la connexion filiale entre Isabelle Carré et Pierre Arditi, elle, est bien établie. La comédienne est touchante. Mais c'est bien lui qui donne le « la ». Il est déjà la clé de voûte solide d'un édifice fragile et tout en sensibilité.

La note de la rédaction :

4/5

« **Le Père** », pièce de Florian Zeller, au Théâtre Édouard-VII (Paris IXe), de 25 à 75 euros.